



A la Villa Bernasconi, la Palestinienne Carol Sansour propose une lecture performée bilingue de l'intégralité de son recueil *A la saison des abricots* (2022). ROMAIN CHARRIER

A Genève, La Bâtie accueille *Chambres d'échos* du collectif Shaierat, une performance qui réunit quatre voix majeures de la poésie arabe dont les Palestiniennes Carol Sansour et Hend Jouda

PAROLES DE PALESTINE

ANNE PITTELOUD

Genève ► En arabe, Shaierat signifie «poétesses». C'est aussi le nom de la plateforme internationale collective imaginée par Henri Jules Julien, traducteur, dramaturge et metteur en scène français installé à Casablanca. Amoureux de la poésie arabe, qu'il co-traduit avec Mireille Mikhaïl, il produit et met en scène des spectacles bilingues interprétés par les poétesses elles-mêmes. Inaugurée au Festival d'Avignon en 2022 par une mise en scène du recueil *A la saison des abricots* de Carol Sansour, Shaierat propose des formats à chaque fois différents où la poésie est mise en lien avec d'autres médiums – musique, théâtre ou vidéo.

A Genève, dans le cadre du festival de la Bâtie, la Villa Bernasconi à Lancy accueille ce soir et demain *Chambres d'échos*, un «labyrinthe poétique» spécialement conçu pour le lieu. Le public circulera dans les étages pour quatre moments avec autant de poétesses: les Palestiniennes Hend Jouda et Carol Sansour, la Marocaine Soukaina Habiballah et la Syrienne Rasha Omran

– réfugiée en Egypte, cette dernière n'a pas obtenu de visa et ses poèmes seront mis en voix par la comédienne Hala Omran, qui réside en France. Leurs performances seront ponctuées par une parenthèse musicale de l'Irannienne Neda Joukar, joueuse de târ (instrument à cordes de la tradition persane) qui vit à Genève.

«Genève sera ma première apparition avec Shaierat depuis le début du génocide» Carol Sansour

A l'occasion de leur venue, *Le Courrier* s'est entretenu avec Carol Sansour et Hend Jouda dont les recueils sont publiés chez Héros-limite. L'éditeur genevois sort ces jours *Gaza Ô ma joie* de Hend Jouda (lire page suivante). Quant aux poèmes de Carol Sansour, traduits en plusieurs langues, ils ont également été publiés dans de prestigieuses revues internationales et présentés notam-

ment au Festival d'Avignon ou à l'Institut du Monde Arabe à Paris. Son travail se caractérise par une exploration audacieuse des identités qui transcendent les frontières nationales, sexuelles et religieuses. Née à Jérusalem, Carol Sansour a étudié aux Etats-Unis et vit aujourd'hui à Athènes.

«Ce qui se passe actuellement en Palestine s'inscrit dans une histoire beaucoup plus longue, un processus lent et constant de nettoyage ethnique qui a façonné ma vie depuis aussi longtemps que je me souviens, témoigne-t-elle. Le fait que je vive aujourd'hui à Athènes en est une conséquence. Cela dit, l'ampleur et l'intensité du moment présent sont sans précédent.» Nous avons choisi de lui donner largement la parole ici, alors qu'elle raconte l'expérience intime et collective de décennies d'occupation israélienne et de violences.

1 Vivre après le 7 octobre

«Au cours des premiers mois, j'étais complètement brisée, submergée par le chagrin et la colère. J'ai annulé tous mes projets. Je me suis retirée de tout. Même les tâches les plus simples, comme aller me promener ou faire les

courses, prendre un café avec des amis, me semblaient impossibles. Mon corps et mon esprit n'y arrivaient tout simplement pas. J'ai passé des semaines scotchée aux infos, constamment au téléphone avec des ami·es qui ressentaient la même chose. Je me sentais paralysée, déplacée, désorientée et douloureusement consciente que ce à quoi nous assistons est une tentative de nous effacer complètement.

»Dans cet état, écrire, lire, jouer, m'engager dans quoi que ce soit ne me semblait pas seulement difficile, mais vide de sens. La poésie a tout simplement cessé de venir. Les mots me refusaient. Pendant des mois, je n'ai pas pu écrire une seule ligne. Presque instinctivement, je suis revenue à ce que je faisais lorsque j'ai commencé à écrire: des articles d'opinion, des commentaires et, parfois, des traductions de poèmes de Gaza; donner la parole à d'autres alors que je n'en avais pas.

»Je pense que même lorsque créer semble impossible, le langage reste important. Les mots, qu'ils soient prononcés, écrits ou traduits, ne sont pas un luxe. Ils sont un moyen de survivre. De résister. Genève marque ma première

apparition avec Shaierat depuis le début du génocide.»

2 Le Gaza de l'enfance

«Mon père avait une petite usine de chaussettes. Gaza était son plus gros marché. Presque chaque semaine, il chargeait son Opel Rekord blanche, celle avec l'intérieur en cuir rouge, de cartons de chaussettes. Nous, les enfants, nous nous entassions sur la banquette arrière, enthousiasmés par cette routine dont nous ne nous lassions jamais. Le trajet durait environ une heure et quart et se terminait au cœur de la ville de Gaza. Nous déambulions dans le marché animé pendant que mon père faisait affaire avec les commerçants locaux. Puis nous nous rendions à la plage. Elles étaient magnifiques. Nous n'avions pas le droit de porter de maillots de bain, mais cela n'avait pas d'importance. Nous étions jeunes. Nous étions ensemble. Et nous étions libres, c'est du moins ce que nous ressentions. Nous déjeunions toujours dans une taverne de poisson au bord de la mer. Je me souviens encore du nom de l'une d'entre elles: Al Salam. La paix. Comme cela semble étrange et amer aujourd'hui.

»Quand je parle de cette Gaza, presque personne ne me croit. Mais oui, j'y allais presque un dimanche sur deux et, enfant, j'y passais des moments merveilleux. Les marchés étaient pleins, la nourriture incroyable, les gens adorables. Lors d'un de ces voyages, je suis tombée sur une cassette, un mélange de chansons des Jackson 5...

... et de Michael Jackson. Elle était jaune, sans boîtier d'origine, clairement piratée. Ce fut ma première rencontre avec la pop star qui allait bientôt devenir mon idole.

»Lorsque la première Intifada a éclaté, Gaza est devenue inaccessible. Mon père a dû stopper son usine, nos écoles ont été fermées sur ordre militaire et, sans surprise, notre famille chrétienne de classe moyenne a obtenu ce que beaucoup d'autres comme nous ont reçu : une carte verte, un permis d'immigration aux États-Unis.

»Ensuite, je ne suis retournée à Gaza que deux fois, dans le cadre de missions professionnelles et avec des permis spéciaux. Aujourd'hui, je ne peux compter que sur la technologie et ce maudit Facebook pour entretenir mes amitiés et mes liens avec ceux qui y sont restés.»

3 Résister, étudier

«En tant que Palestinienne, je sais à quel point l'éducation a toujours été centrale dans nos communautés. Pour beaucoup, c'était la seule chose qui ne pouvait nous être enlevée, que nous conservions même lorsque tout le reste était perdu. Je me souviens que ma propre famille, comme tant d'autres, considérait l'apprentissage non comme un privilège, mais comme un devoir. Un moyen d'affirmer notre présence. De construire un avenir, même dans les moments les plus incertains.

»A Gaza aujourd'hui, aller dans une 'tente' ou dans la rue pour 'étudier' est un acte de défi. Lire, écrire, enseigner, tout cela signifie : nous sommes toujours là. Nous continuons à réfléchir. Nous continuons à imaginer un avenir. Lorsque le monde tente de vous réduire

en ruines, s'accrocher au savoir devient un moyen de s'accrocher à soi-même.»

4 Sur l'écriture

«La seule chose dont je sois absolument certaine à l'heure actuelle, c'est que je ne veux pas exploiter la souffrance des autres dans mes écrits. Surtout pas celle du peuple de Gaza, qui endure des épreuves que la plupart d'entre nous ne peuvent même pas imaginer. Il est dangereusement facile de transformer cette douleur en contenu. De surfer sur la vague de solidarité, d'être invitée à prendre la parole simplement parce que le public veut avoir le sentiment d'avoir 'fait quelque chose' en se rendant à l'événement. Si on me demande de lire, je veux que ce soit parce que l'œuvre se suffit à elle-même. Parce que l'écriture a quelque chose à dire, et pas seulement parce que j'ai une identité palestinienne. Je ne veux pas être un symbole ou un moyen pour quelqu'un d'autre de se sentir moralement à l'aise. Ce genre de politique identitaire (de prostitution identitaire, pour être franche) me répugne.

»En même temps, j'ai souvent l'impression que les seules voix que je veux vraiment entendre en ce moment sont celles des Gazaoui-es eux-mêmes. Comme si personne d'autre n'avait le droit de parler. En tout cas, personne ne devrait utiliser leur souffrance.

»Et je reviens sans cesse à cette question : la poésie peut-elle effacer tout ce sang ? Je ne sais pas. Je ne suis pas sûre que l'un d'entre nous le sache.»

5 Europe complice

«Que signifie le fait que vos gouvernements, si prompts à donner des le-

çons au monde entier sur les droits de l'homme, la démocratie et le droit international, soient incapables ou peu disposés à condamner la destruction systématique de tout un peuple ? Qu'est-ce que cela révèle de l'architecture morale de l'Europe, qui s'effondre si facilement face à la cruauté israélienne ? C'est une question à laquelle les Européennes doivent faire face.

«Que ferez-vous de cette honte?»

»Au cours des deux dernières années, deux choses sont devenues évidentes. Premièrement, Israël n'est pas simplement soutenu par l'Europe : il en est une extension. Un projet colonialiste qui s'inscrit parfaitement dans la longue histoire de domination, de partition et de déplacement de l'Europe. Il ne s'agit pas seulement d'un alignement politique, mais d'une affinité idéologique. Deuxièmement, l'Europe n'occupe plus la position morale supérieure qu'elle revendiquait avec tant

d'assurance au cours du siècle dernier. Le mythe post-holocauste et post-colonial d'une Europe réformée et éclairée s'effondre face à la réalité de Gaza.

»Lorsque des hôpitaux sont bombardés, lorsque des enfants sont ensevelis sous les décombres et que les dirigeants européens ne disent rien, ou pire, justifient cela, que reste-t-il de ce discours moral ?

»Alors oui, je comprends la honte que ressentent de nombreux Européennes. Mais elle ne suffit pas. La question est maintenant : que ferez-vous de cette honte ? La complicité n'est pas abstraite, elle est matérielle. Elle se traduit par des armes, des accords commerciaux, une couverture politique et le silence. Et le silence, comme nous l'avons vu, n'est jamais neutre.»

6 Espace de connexion

«Mon engagement se concrétise à travers le travail que je fais chaque jour. En ce moment, je me consacre entièrement à la création d'un espace dédié à l'art, à la mémoire et à la culture palestiniens au cœur d'Athènes. C'est un espace de connexion, d'amour et de

partage. Un lieu où nous pouvons nous réunir, grandir, guérir et célébrer la richesse de notre identité.

»À travers la musique, la poésie, le cinéma et la cuisine, les langages que je connais le mieux, nous créons un espace qui favorise les échanges, la compréhension et la joie. La culture palestinienne n'est pas seulement une question de survie, c'est une question de vie. Et je veux que cet espace reflète cela, qu'il offre quelque chose de vivant, d'ouvert et ancré dans la dignité.

»J'en suis aussi à ma quatrième année d'organisation du Festival du film palestinien d'Athènes. C'est un projet entièrement géré par des bénévoles et le financement est toujours un défi. Mais malgré les contraintes, nous continuons, car ce travail est important.

»Tout cela prend du temps, et oui, c'est exigeant. Mais pour la première fois depuis longtemps, j'ai l'impression de m'enraciner ici. Je construis quelque chose qui dure. Quant à la poésie, hmmm, j'attends toujours qu'elle me revienne.»

Chambres d'échos, ve 12 à 20h et sa 13 à 14h et 19h, www.batie.ch, www.shaierrat-project.com

LE PROJET SHAIERAT, DES VOIX CONTEMPORAINES EN TOURNÉE

«On traduit car on aime, et pour comprendre», raconte Henri Jules Julien, qui co-traduit avec Mireille Mikhaïl les voix de la poésie arabe contemporaine. Résidant à Casablanca depuis huit ans après des années au Caire, il partageait ces poèmes de manière privée avec son réseau. Les échos positifs l'ont encouragé, il a pris contact avec les poétesses, cherché et trouvé des éditeurs, et c'est ainsi que tout a commencé. Comme il est metteur en scène et producteur, il imagine bientôt monter des spectacles à partir de ces textes, mettant leurs autrices en

lumière. La plateforme Shaierrat était lancée. Au Festival d'Avignon en 2022, quatre poétesses donnent une performance bilingue de leur recueil, et «c'est devenu une affaire collective» où chacune est présentée de manière singulière, se réjouit Henri Jules Julien. Shaierrat tourne en Belgique, en Suisse, en France, à Taiwan, au Maroc, les formes scéniques variant selon les lieux et les poèmes. «Depuis deux ans, on n'a traduit que des Palestiniennes. Beaucoup publient sur Facebook depuis Gaza, d'autres sont hors du territoire.» APD

La poésie pour dire la catastrophe

Interview ► **Hend Jouda est à l'orée d'une tournée en Europe pour son recueil *Gaza Ô ma joie*.**

Née en 1983 au camp de réfugiés al-Bureij, dans la bande de Gaza, Hend Jouda a vécu et travaillé toute sa vie dans l'enclave palestinienne avant de devoir fuir avec son mari et leurs trois enfants. Elle est réfugiée avec sa famille au Caire. Autrice de poèmes et de nouvelles publiés sur de nombreux sites, elle produisait et présentait des émissions radio à Gaza, et y était rédactrice en chef de la publication culturelle *Magazine 28*.

On lui doit les recueils *Toujours quelqu'un s'en va* (2013), *Pas de sucre en ville* (2017) et, cette année, *Une Poétesse en temps de guerre et Gaza Ô ma joie*. Son écriture transfigure la terreur et la tragédie : si la souffrance y forme une basse continue, ses vers expriment la soif de vivre envers et contre tout, un envol possible. Entretien.

Vous avez publié sur Facebook votre poème «Que signifie être poète en temps de guerre?», devenu viral. Comment utilisez-vous cette plateforme?

Hend Jouda : Depuis près de deux ans que dure cette guerre, les journalistes étrangers sont interdits d'entrée à Gaza. Et avec la destruction des bâtiments, écrivains et journalistes n'ont plus qu'internet et les réseaux sociaux. Beaucoup enregistrent même des audios à l'intérieur de voitures, c'est souvent le seul espace disponible qui leur reste. Facebook m'a aidée moi aussi à partager l'histoire palestinienne, ses images, ses voix et tragédies. Malgré la censure fréquente, les suppressions et les suspensions de comptes, il est resté, avec Instagram, l'un des outils les plus importants pour



«La question est de savoir si l'Europe continuera à trahir ses propres principes ou si elle finira par s'y conformer.» DR

diffuser l'information. J'ai compris très tôt cette équation, et j'ai choisi de continuer à utiliser la poésie pour dénoncer les crimes et parler de la catastrophe. La poésie est souvent plus intelligente et plus insaisissable que le discours direct ou les images brutes, qui sont rapidement signalés sur les plateformes pour violation des normes ou «communautarisme». Je dis cela avec un sourire ironique et les larmes aux yeux.

Quand avez-vous quitté Gaza? Y avez-vous des proches?

Je suis partie juste avant qu'Israël n'occupe Rafah et ne ferme complètement le passage frontalier. Même à l'époque, c'était difficile. Aujourd'hui, partir est devenu presque impossible en raison des procédures très strictes. Mes parents, mes frères

et sœurs et ma famille élargie sont toujours là-bas. Nous avons perdu des êtres chers, notamment mes cousins. Ma maison a été détruite, ainsi que le petit restaurant de mon mari et un terrain qui appartenait à mon père, où poussaient autrefois des centaines d'oliviers que nous récoltions en octobre. Je peux à peine imaginer la profondeur de la douleur que ma famille endure, ayant perdu non seulement nos maisons et nos biens, mais surtout le sentiment de sécurité, d'abondance et de vie paisible.

Comment se passe votre quotidien au Caire?

Il y a de petites communautés palestiniennes dispersées. Les Égyptiens nous ont accueillis avec gentillesse et chaleur. Cependant, il n'y a pas beaucoup

d'infrastructures ni de facilités pour résider ici. Cela s'explique en partie par le fait qu'ils souhaitent que nous gardions l'espoir de retourner chez nous lorsque la guerre prendra fin. Ils craignent que si les Palestiniennes s'installent trop dans l'exil, Israël puisse un jour s'en servir comme excuse pour nous refuser notre droit au retour.

Rencontrer le public et d'autres auteures, écrire et traduire, est-ce devenu futile, ou encore plus nécessaire?

Il s'agit de la cinquième guerre à Gaza et en Palestine, mais de loin la plus dure et brutale. Malheureusement, nous nous y sommes habitués. De plus, Gaza vit sous le siège israélien depuis 2006, soit dix-huit ans de défis accumulés. Écrire sur la souffrance a toujours été présent,

s'intensifiant pendant les guerres, mais sans jamais cesser de tendre vers la vie, l'amour et la nature. Cela peut sembler surprenant mais témoigne de la puissance de la vie et de la résilience de l'esprit palestinien, qui ne se brise pas mais ressort chaque fois plus fort. On le voit aujourd'hui dans la façon dont les gens s'accrochent malgré la folie de la situation.

Les Palestiniennes qui n'ont pas été tuées malgré l'ampleur de la catastrophe et des destructions continuent à faire ce qui semble presque surhumain : poursuivre leurs études, jouer de la musique, peindre, écrire de la poésie et des journaux intimes, pratiquer le journalisme. Nous l'avons toujours su au sujet de nous-mêmes. Aujourd'hui, le monde entier est témoin à la fois de notre résilience et de notre dignité.

Que signifie pour vous «être poète en temps de guerre»?

J'ai répondu à cette question, d'une certaine manière, dans mon poème. Écrire en temps de guerre, c'est comme vivre en temps de guerre : dur, injuste et écrasant pour l'esprit humain. Cela prive les individus de leurs droits fondamentaux et menace la vie elle-même. Bien sûr, la mort est naturelle et nous l'acceptons. Mais tuer, surtout à une échelle aussi collective et impitoyable, est tout autre. Cela détruit la vie dans son ensemble, c'est quelque chose qui ne peut jamais être accepté.

Les poèmes de *Gaza Ô ma joie* ont été choisis par Henri Jules Julien, metteur en scène du spectacle que je présenterai dans plusieurs villes européennes en septembre et octobre. Je suis profondément reconnaissante à ceux qui soutiennent la poésie palesti-

nienne sous toutes ses formes. Cela signifie beaucoup pour nous. Ce qui me touche le plus, ce sont les messages que je reçois de lecteur-trices s à Gaza, qui trouvent le temps de me soutenir et de suivre mon travail malgré tout. Ils me disent qu'ils voient en moi un messenger qui porte leur voix, leur douleur, mais aussi leur espoir.

Que pensez-vous de l'attitude des gouvernements européens envers Israël?

Ils ont honteusement tardé à condamner Israël ou à imposer de véritables sanctions. Ce n'est pas seulement décevant, c'est cruel et complice. Ils légitiment ainsi des décennies d'occupation, de déplacements et de punitions collectives contre les Palestiniennes. Même lorsque leurs propres citoyen-nés descendent par milliers dans les rues pour réclamer la fin des massacres, ils continuent de détourner le regard. Cette hypocrisie révèle une profonde fracture au cœur des valeurs dites occidentales. Depuis près de quatre-vingts ans, nous sommes privés de justice, et aujourd'hui, le silence – ou pire, la complicité active – des puissants États européens prolonge nos souffrances.

Mais je crois que l'avenir sera aussi façonné par le réveil des peuples. Si la démocratie a un sens, c'est celui d'écouter les citoyen-nés qui réclament justice, et d'élire des dirigeant-es qui ont le courage de défendre l'humanité sans exception. La paix coûte toujours moins cher que la guerre. La vraie question est de savoir si l'Europe continuera à trahir ses propres principes ou si elle finira par s'y conformer.

PROPOS RECUEILLIS PAR APD

Hend Jouda, Gaza Ô ma joie, trad. de l'arabe par Mireille Mikhaïl et Henri Jules Julien, Ed. Héros-limite, 2025, 80 pp.